This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

J. H. Meister

BJ
1302
.M515

DE LA MORALE NATURELLE.

Ενα σε δει ανθρωπον . . . ειναι.
ÉPICTETE.

Jakob Heinrich

M. DCC. LXXXVIII.

DE LA MORALE NATURELLE.

429458

C'est l'erreur que je fuis, c'est la vertu que j'aime,
Je songe à me connaître, et me cherche en moi-même.

BOILEAU.

AVERTISSEMENT.

LECTEUR, ce titre n'annonce ni beaucoup d'amusement, ni beaucoup d'intérêt; mais c'est en cela qu'il me convient mieux. Mon intention n'est pas de séduire.

Je ne me flatte point d'avoir embrassé toute l'étendue de mon sujet. Il n'en est même, je le sens, aucune partie que j'aie assez développée. Lorsque j'ai commencé ce léger travail, je n'avais point l'orgueilleuse

pensée de faire un livre. En suivant la route où m'avaient engagé mes premières réflexions, j'ai craint souvent de redire ce qui avait été dit tant de fois ; j'ai craint bien davantage encore de redire ce que je n'avais su ni penser ni sentir.

Le seul mérite auquel j'aie osé prétendre, est d'écrire de bonne foi ; quelque rare que soit aujourd'hui ce mérite, je doute qu'on veuille me le disputer.

INTRODUCTION.

ENTRAÎNÉ sans cesse par le tourbillon des préjugés, des goûts, des opinions, de toutes les vaines disputes de la société, je cherche à retrouver le guide naturel de mes sentimens.

Nos actions sont réglées, ou par les besoins mêmes de la nature, ou par les usages de la société, ou par les lois positives du gouvernement sous lequel

nous vivons, quelques-unes encore par certaines coutumes religieuses qui ont reçu de l'autorité du gouvernement une sanction plus ou moins précise.

Il n'y a qu'à supposer un moment que ces usages, ces lois, ces coutumes n'ont jamais existé; on ne tardera pas à s'apercevoir qu'indépendamment de ces règles d'institution divine ou humaine, il existe des rapports antérieurs qui ont rendu l'établissement de ces règles utile ou

nécessaire. Ce sont ces rapports dont je voudrais retrouver la trace première; ce sont ces principes dont je voudrais me faire l'idée la plus simple et la plus pure.

En me recueillant dans l'intérieur de ma pensée, je m'aperçois que ce qui détermine toutes mes actions, ce sont ou des impressions purement physiques et presque involontaires, ou un premier sentiment qui ne l'est guère moins, ou le souvenir

d'une suite de réflexions auxquelles l'expérience et l'habitude ont donné une assez grande énergie.

DE LA MORALE NATURELLE.

CHAPITRE I.

Des impressions physiques.

S'IL est des impressions physiques absolument irrésistibles, il en est assurément un grand nombre qu'il dépend de nous de modérer, d'affaiblir, de diriger, d'anéantir peut-être. Il en est encore beaucoup qui n'ont acquis un pouvoir extrême que parce que nous l'avons voulu,

ou parce que nous n'avons jamais songé à lui prescrire aucune limite.

Si les impressions physiques ont une grande influence sur ce que nous appelons notre cœur ou notre imagination, notre cœur et notre imagination prennent à leur tour un grand empire sur elles.

Les mêmes impressions souvent renouvelées s'affaiblissent ou se renforcent suivant la nature même des objets qui les font naître ou les différens rapports que ces objets peuvent avoir avec notre manière de sentir.

L'habitude qui flétrit certaines impressions

impressions en rend d'autres infiniment plus vives.

Ce qui n'était qu'un goût devient une passion, un besoin prédominant, un penchant invincible.

Ce qui s'emblait un penchant invincible, n'est plus qu'un besoin naturel, un désir modéré, un goût simple.

Ce qu'on cherchait avec le plus vif empressement, l'on finit quelquefois par l'éviter avec le même soin, le craindre, le dédaigner ou l'oublier entièrement.

Il est une manière de vivre, de se nourrir, de disposer de son temps, de ses exercices, de

son travail, qui ôte ou donne aux impressions purement physiques plus ou moins d'influence et d'énergie.

CHAPITRE II.

Des premiers sentimens.

JE n'ai besoin d'aucune réflexion pour sentir vivement qu'il est des modifications de mon être qui me blessent, m'inquiètent, me troublent, m'attristent ; d'autres qui me calment, me rassurent, me font éprouver une sorte de sérénité, de charme, qui rend tout à-la-fois le sentiment de mon existence et plus vif et plus pur.

La seule vue d'un être qui souffre nous tourmente et nous

afflige. Sans le vouloir, nous partageons les peines qu'il éprouve. On se rappelle le Sybarite qui suait à grosses gouttes en voyant ramer un matelot.

Considérez l'homme sortant des mains de la nature, ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'il se distingue lui-même de cette foule d'objets qui l'environnent; il pense, doit penser que tout est en lui. Lorsqu'un objet nous frappe ou nous intéresse fortement, nous nous retrouvons, relativement à cet objet, ce que fut l'homme au premier moment de son existence. C'est ainsi qu'on est toujours pour la maîtresse ou pour l'ami de son cœur;

c'est encore moi, dit-on avec la Galathée de Pigmalion : ses plaisirs sont mes plaisirs, ses peines sont mes peines : lui, c'est moi; moi, c'est lui.

Ainsi la compassion qui semble être la première des impressions morales, tient, pour ainsi dire, encore aux impressions purement physiques ; elle est quelquefois également puissante, également involontaire.

CHAPITRE III.

De l'expérience et de la réflexion.

L'EXPÉRIENCE et la réflexion n'ont pas tardé à m'apprendre que telle impression, qui m'avait paru infiniment douce, cesse bientôt de l'être, et que souvent même elle est suivie d'impressions pénibles et douloureuses.

L'expérience et la réflexion m'ont encore appris qu'une suite d'impressions heureuses et tranquilles, était préférable à des jouissances plus vives, mais ac-

compagnées de trouble et d'inquiétude, qu'un de ces états conservait mon être, et que l'autre tendait à le détruire.

L'expérience et la réflexion m'avertissent qu'il est de l'essence de mon être, de suivre et de chercher en toute chose une certaine marche constante et régulière, je ne sais quelle idée d'ordre, dont le sentiment se mêle à tout ce qui fait le charme de la vie, aux attraits touchans de la beauté, à l'admiration qu'inspire le spectacle pompeux de la nature, à l'illusion si ravissante de tous les talens et de tous les arts.

La confusion fatigue notre es-

prit, l'ordre l'éclaire et l'attache. Quelque variété d'objets et d'idées qu'on lui présente, s'il peut appercevoir le rapport qui les lie, il en saisit l'ensemble sans peine; une lumière nouvelle paraît dans ce moment se répandre autour de lui; elle recule, pour ainsi dire, les bornes de son existence, l'élève et l'embellit.

J'en conclurai qu'il est un ordre qui convient à l'économie de mon être, et quand je le connaîtrai, je tâcherai de soumettre à cet ordre, et mes idées, et mes sensations, et mes habitudes.

CHAPITRE IV.

Qu'est-ce que la morale?

APRÈS avoir vu quels sont les ressorts habituels de nos actions, quels sont aussi les moyens que nous pouvons avoir de les diriger, ne touchons-nous pas à la définiton la plus simple de la morale? C'est la connaissance des moyens qui peuvent nous assurer assez d'empire sur nos facultés, pour en faire le meilleur usage possible; c'est la science des habitudes propres à perfectionner notre être, à

nous conduire à l'état le plus constamment heureux.

L'autorité des lois est établie sur la puissance du législateur, dont la force en garantit l'exécution. Celle de la religion l'est également sur la puissance infinie de l'Etre suprême.

Quelle sera donc l'autorité de la morale ? C'est l'instinct même de la nature qui a dit à l'homme ; voilà ma règle, tu ne peux être heureux qu'à ce prix.

Toute la morale ne serait qu'un seul sentiment, ce serait ce penchant si doux qui nous porte à suivre sans effort toutes les inspirations de la nature, si nos idées et nos préjugés n'avaient

pas altéré nos affections naturelles, si ces affections, ou trop exaltées ou trop affaiblies par des habitudes vicieuses, n'avaient pas corrompu à leur tour nos idées et notre jugement.

Aujourd'hui le seul moyen peut-être de rectifier nos idées et nos affections, c'est de tâcher d'abord d'en faire la distinction la plus exacte, pour les observer isolées les unes des autres, et les comparer ensuite de nouveau. Après les avoir dépouillées de leurs rapports factices, nous verrons plus clairement quels sont leurs rapports naturels.

C'est ainsi qu'en chimie l'on

parvient à reconnaître les substances principes, en les débarrassant autant qu'il est possible du mélange de toutes parties hétérogènes.

On n'est pas bon pour avoir fait une bonne action; on n'a pas l'esprit juste pour avoir rencontré une idée vraie; on n'est pas heureux pour avoir eu quelques jouissances très-vives. Il n'y a qu'une manière d'être habituelle qui puisse être regardée comme un état de la vie digne de fixer nos soins et nos vœux.

Ce sont donc les moyens de nous assurer cet état que la morale doit chercher, en déterminant le choix de nos habitudes, en

en nous enseignant l'art de les régler ou d'y renoncer, suivant ce qu'exige nôtre repos ou nôtre bonheur.

CHAPITRE V.

Morale des sensations.

Il est peu d'impressions physiques dont l'ascendant ne puisse devenir funeste à notre bien-être ; mais cet ascendant, comme nous l'avons déjà dit, c'est l'habitude seule qui lui donne une grande énergie. Notre premier principe de morale sera donc d'éviter avec grand soin les dangers d'une pareille habitude.

Ne nous refusons à aucune jouissance agréable, mais pour n'en être point esclave, ne nous

y livrons jamais avec assez de suite, avec assez d'abandon, pour qu'il ne soit plus en notre pouvoir de nous en abstenir à volonté. Plus elle nous plaît, plus il sera important de nous en priver, sans aucun autre motif que celui de n'y point trop habituer nos sens ou notre imagination ; c'est le seul moyen d'éviter deux inconvéniens également contraires au bonheur, le dégoût, l'ennui d'une sensation agréable, ou la chaîne pesante d'un besoin trop impérieux.

S'abstenir pour jouir, disait Julie, c'est l'épicuréisme de la raison, c'est le secret d'une vertu qui pourroit bien être la pre-

mière de toutes les vertus ; car n'est-ce pas la tempérance qui nous conserve cet empire sur nous-mêmes auquel nous devons la force, le courage, tous les sentimens de justice et de générosité qui peuvent élever l'ame ?

Il n'est pas impossible d'affaiblir le pouvoir des habitudes auxquelles on a laissé prendre un trop grand ascendant ; mais il en est de ce pouvoir comme de tous les autres : il est bien plus aisé sans doute d'en prévenir la naissance que d'en arrêter les progrès.

Quelque entraînant que soit le charme d'une sensation présente, l'expérience a prouvé

mille fois qu'il pouvait être détruit par celui de plusieurs sensations passées, dont il nous restait encore un souvenir assez vif. Ainsi notre sagesse dépend souvent de l'intensité de notre mémoire, ou de la vivacité de notre imagination.

Pour combattre l'influence de certaines impressions physiques, on emploiera donc avec plus de succès d'autres impressions physiques qui les effacent ou les contrarient, que toutes les forces réunies du sentiment et de la raison.

C'est ainsi qu'en s'accoutumant à des exercices plus ou moins pénibles, l'on pourra se

défaire insensiblement de ces habitudes de mollesse dont il est si difficile de se défendre, grâce à toutes les inconséquences de notre éducation, à toutes les servitudes de notre manière d'être.

Nous avons une grande disposition à devenir machines, c'est-à-dire, à être le lendemain ce que nous avons été la veille, à faire et à sentir ce que nous faisons et ce que nous sentons, sans aucun choix, sans aucune réflexion. Ce qui n'est guère moins vrai, c'est qu'il est peu de choses que nous fassions ni plus sûrement ni mieux que ce que nous faisons ainsi machinalement.

De cette expérience, qui pourrait donner lieu, je crois, à plusieurs observations importantes, je ne tirerai dans ce moment que ce seul résultat : que, s'il est beaucoup de rapports où l'on doit craindre de se laisser aller à cette manière d'être purement machinale, il en est d'autres où l'on peut le désirer le plus raisonnablement du monde.

Beaucoup d'habitudes sont utiles, essentielles, qui n'ont cependant en elles-mêmes que peu ou point d'intérêt. De ce nombre sont certaines habitudes d'exercice, d'ordre, de propreté, de soin, de complaisance, qui

tiennent à des détails ou pénibles, ou monotones, ou minutieux. Il est bon de s'accoutumer à faire machinalement tout ce qu'il est utile de faire, et qu'on ne ferait point d'ailleurs sans peine ou sans effort.

CHAPITRE VI.

Morale du sentiment.

Nous sommes portés naturellement à aimer l'ordre et l'harmonie.

Nous sommes naturellement doux et compatissans.

S'il est des habitudes ou des passions qui troublent ces dispositions naturelles, il ne faut pas plus les attribuer à la nature de notre être moral, qu'on ne doit attribuer à la nature même de notre être physique, des modifications accidentelles qui

dépendent ou de quelque vice particulier dans les organes, ou simplement d'un état de convulsion plus ou moins extraordinaire, plus ou moins violent, plus ou moins passager.

Les cruautés qu'inspire la colère ou la vengeance prouvent si peu contre ce sentiment de compassion qui nous est naturel, que c'est souvent ce sentiment là même qui les fait naître ou qui en est la suite.

Il existe dans la société différens états qui semblent faits sans doute pour étouffer tout sentiment naturel de compassion ; mais il se trouve heureusement d'assez longs intervalles entre

les fonctions cruelles de ces états de violence et de destruction, qui laissent au cœur la liberté de se recueillir en lui-même et de reprendre sa sensibilité naturelle.

Pour conserver à ce premier ressort de toutes les impressions morales l'élasticité dont il a besoin, craignons également de le rendre ou trop faible, ou trop susceptible.

Evitons ce qui nous familiariserait inutilement avec l'image de la peine ou de la douleur, mais accoutumons-nous à voir sans faiblesse et la peine et la douleur que nous pouvons espérer d'adoucir ou de soulager.

Voulez-vous traduire le sentiment de la compassion dans le langage de la raison ? dites comme le législateur des Brames : ne faites jamais aux autres ce que vous ne voulez point qu'on vous fasse à vous-mêmes. On n'a rien dit en morale de plus simple et de plus vrai.

Il est sans doute encore plus beau de dire comme le législateur des Chrétiens : Faites pour les autres tout ce que vous désirez qu'on fasse pour vous. Mais la première de ces maximes est une règle de justice ; la seconde n'est peut-être qu'un principe de vertu, de générosité.

N'entendre par compassion que

que le mouvement de trouble et de pitié qu'on éprouve à l'aspect de la peine ou de la douleur, c'est trop resserrer encore le sens de ce mot; c'est borner à un seul de ses effets l'action d'un principe ou d'une faculté dont l'influence est naturellement beaucoup plus étendue.

Compatir, c'est s'identifier, en quelque sorte avec l'objet qui nous frappe ou nous intéresse; c'est confondre, pour ainsi dire, son existence avec la nôtre, ou la nôtre avec la sienne.

Le sentiment qui nous attache à nos amis, à nos parens, à la famille, à la société dans laquelle nous sommes accoutumés à vi-

vre, dépend de cette disposition naturelle à nous identifier avec ce qui nous touche et nous intéresse ; il en dépend comme la pitié que nous inspire la vue d'un être qui souffre. Cette disposition est ce qu'on a voulu exprimer, je pense, par le mot de sympathie.

Il est des sympathies qui ont une grande force, parce qu'elles sont subites, imprévues ; il en est d'autres qui ne naissent que d'une longue habitude.

Ceci nous conduit à parler de l'amour, de l'amitié, du patriotisme, de la religion.

L'amour n'est d'abord sans doute qu'un besoin physique ;

mais qu'il devient aisément un besoin du cœur! Ce passage est si facile, si naturel, si nécessaire, qu'on ne peut guère chercher ailleurs l'origine de la sociabilité.

L'homme heureux avec l'être qui lui fit goûter la volupté suprême, ne s'en éloigne qu'à regret, cherche à le rencontrer sans cesse, le retrouve sans cesse avec de nouvelles délices, s'y attache, ne veut plus s'en séparer, et d'une liaison si douce naissent tous les rapports de l'homme social.

Amour, dont le saint nom fut tant de fois profané, amour, dont la religion et la vertu proscrivirent tant de fois le culte et

les autels, amour, sans toi l'homme errant encore dans les forêts, n'eût connu ni bonheur, ni vertu!

Quand tout semble isoler l'homme, c'est ton pouvoir qui le rapproche de ses semblables, qui réveille sa sensibilité, qui ranime en lui cet instinct céleste qui le dispose à la douceur, à la bienveillance, à la pitié. Amour, nous te devons un instinct plus nécessaire encore à notre bonheur, à la perfection de notre être.

Ce que nous appelons bonheur, qu'est-il autre chose qu'un sentiment plus vif, plus pur, plus étendu de notre existence?

C'est le charme de l'amour qui le fit éprouver à l'homme pour la première fois; c'est ce charme divin qui l'identifie de la manière la plus intime avec l'objet de sa tendresse, qui en fait un autre lui-même, mais un autre lui-même qu'il préfère à soi. C'est ainsi que ce sentiment, la plus sublime de toutes nos affections naturelles, double et embellit notre existence; c'est ainsi qu'il anéantit le principe le plus destructeur de tout sens moral, ce froid égoïsme, cet amour de soi qui ressemble à la haine, resserre l'ame au lieu de l'épanouir, et, comme l'avarice, ne vit que d'inquiétude et de pri-

vations; c'est ainsi que ce sentiment trop méconnu dispose une ame sensible à tous les efforts, à tous les sacrifices que peut exiger la gloire ou la vertu.

Je n'oublie point les dangers qui environnent la source des plus pures délices et des plus aimables vertus; mais ce n'est point ici le lieu d'en parler.

Les plus grands torts qu'on puisse reprocher à l'amour tiennent à des circonstances qui lui sont étrangères, au vice de nos institutions sociales : ne vit-on jamais d'heureuses lois écarter les désordres qui marchent à sa suite ?

S'il n'y avait jamais eu d'amans,

peut-être n'y aurait-il jamais eu d'amis. L'attrait caché, mais souvent irrésistible, qui entraîne l'homme vers telle femme plutôt que vers telle autre, ne suppose pas une sensibilité aussi développée que le sentiment de ces rapports fins et déliés qui nous attachent plus particulièrement à telle liaison d'amitié qu'à telle autre.

Il n'y a encore, ce me semble, qu'une ame exaltée par l'amour qui ait pu devenir susceptible de toutes ces préférences délicates qui font naître l'amitié et qu'elle seule inspire (1).

(1) On peut m'opposer l'exemple de plusieurs nations sauvages et de quelques

S'aimer dans les autres, c'est vraiment là ce qui distingue l'homme moral, de l'homme sauvage ou isolé ; ce mystère

---

nations très-civilisées, qui ont connu la passion de l'amitié, sans paraître avoir aucune idée de celle de l'amour. Je sens la force de l'objection, et je n'ose dire ici tout ce qu'on pourrait y répondre. J'observerai seulement que les Sauvages étant toujours à la chasse ou à la guerre, ce n'est qu'entre hommes qu'il peut exister chez eux quelque rapport suivi d'intérêt, de goût, d'habitude. Lorsque les Grecs furent civilisés, ils continuèrent encore de vivre séparés des femmes ; et l'on sait à quels égaremens s'abandonna le sentiment de l'amitié chez ce peuple si aimable et si corrompu. Mais de telles exceptions ne détruisent pas, ce me semble, le résultat d'une observation fondée sur l'expérience la plus simple, la plus commune.

divin de la nature humaine, un Dieu seul a pu nous l'apprendre, et ce Dieu c'est l'Amour.

S'aimer dans les autres, ce mot seul explique tous les sacrifices que l'amour, l'amitié, la gloire et le patriotisme ont obtenus de la faiblesse humaine.

C'est contre un sentiment plus vif de son existence qu'on s'est déterminé à échanger des années, une vie entière de jouissances moins vives.

Comment ne pas adorer une si noble résolution, lorsqu'il en résulte pour toute une société, quelquefois même pour l'humanité entière, un avantage qui ne

pouvait être obtenu qu'à ce prix?

* * *

Je ne veux parler ici de la religion que comme d'un sentiment naturel. Je ferai mieux peut-être de l'appeler instinct... Ce sentiment, quoi qu'il en soit, appartient, ce me semble, à la nature de l'homme; je le trouve chez tous les peuples de la terre. J'en crois retrouver le germe au fond de mon cœur, indépendant de toutes les lumières et de toutes les incertitudes auxquelles mon esprit a pu se livrer sur cet abyme éternel de dispute et de méditation.

L'homme le plus sauvage n'est jamais frappé vivement d'un

grand phénomène, d'un bien ou d'un mal tout-à-fait imprévu; sans en chercher, sans en voir, sans en imaginer, sans en craindre ou sans en révérer la cause, véritable ou non, visible ou cachée, elle ne tarde guère à devenir l'objet de son culte et de ses adorations.

Un sentiment secret de notre faiblesse et de notre dépendance nous porte à désirer l'appui de quelque être d'un ordre supérieur, à qui sans doute il paraît naturel d'attribuer la puissance et toutes les perfections dont nous nous sentons le besoin.

Quand tous les efforts de la méditation ont atteint les preu-

ves de l'existence d'un Etre suprême, ce n'est peut-être encore que sous ces rapports simples et grossiers, que cet Etre suprême peut exister pour nous, ou que nous pouvons nous en former quelque idée.

Quoi qu'il en soit, n'est-ce pas une chose infiniment douce au cœur de l'homme de bien, que de se recueillir dans l'idée d'un être doué de toutes les perfections que notre intelligence peut concevoir, de l'avoir pour témoin de ses actions et de ses pensées les plus secrètes, de se rappeler souvent que tout vient de lui, pour supporter le mal avec plus de patience, pour sentir

le bien avec une reconnaissance plus vive et plus pure?

L'habitude d'un culte de respect et d'amour pour le plus parfait des êtres semble élever l'homme au-dessus de lui-même. Si Dieu n'existait pas, disait M. de Voltaire, il faudrait l'inventer.

C'est précisément parce que les hommes n'ont jamais manqué de se faire une religion à leur fantaisie, lorsqu'ils n'en ont point connu d'autre, qu'on doit leur en laisser une qui, loin de leur nuire, puisse servir à les rendre plus raisonnables et plus heureux (1).

(1) A l'incrédulité devenue dominante, on a presque toujours vu succéder les

J'ai le malheur d'entendre comment tant de religions, ou pusillanimes, ou sanguinaires, ou tout à-la-fois l'une et l'autre, ont pu rendre la religion odieuse à de vrais amis de l'humanité; mais comment oublier qu'une religion simple et pure est le plus ferme appui de la faiblesse humaine, qu'elle rend la vertu plus sublime et plus touchante, qu'elle

---

superstitions les plus vagues, les plus folles. Voyez de nos jours le succès des Cagliostro, des Mesmer, des Martinistes. On se lasse bientôt de ne plus croire; et l'imagination du vulgaire des hommes errant avec peine dans l'incertitude, éprouve sans cesse le besoin de se fixer, le besoin très-impérieux de se voir soumise ou charmée.

soulage l'infortune, qu'elle inspire au malheur un courage surnaturel, qu'à l'espérance, la première et la dernière illusion de la vie, elle donne l'étemité en partage? O sublimes idées de l'Etre suprême et d'une existence éternelle! que sont près de vous les plus étonnantes combinaisons de la science et du génie, toutes leurs découvertes, toutes les merveilles de leur calcul?

Mon ame a béni mille fois l'instant où l'esprit de l'homme osa s'élever jusqu'à ces hauteurs infinies. Quelques faibles que soient les rayons que laisse tomber sur nous leur immense lu-

mière, mes yeux éblouis ne les apperçoivent jamais sans un ravissement d'amour et d'admiration.

Ah ! s'il étoit possible d'acquérir de plus vives certitudes sur des objets qui surpassent de si loin toutes les mesures de l'intelligence humaine, les payerait-on trop du sacrifices de tous les biens que nous permet d'espérer le cercle étroit de notre destinée actuelle ?

* * *

On pensera peut-être qu'il est encore d'autres sentimens naturels dont j'aurais dû parler ici, tels que la pudeur, la piété fi-

liale, l'amour de la liberté, le désir de la gloire, celui de l'immortalité; mais tous ces sentimens, quelque vrais, quelque naturels qu'ils paraissent, tiennent au développement de ceux que nous avons déjà indiqués, ou sont dès leur naissance tellement modifiés par la nature de nos institutions sociales, qu'il semble aujourd'hui presque impossible de les reconnaître dans leur simplicité primitive. Il est des siécles, des nations entières où vous pouvez à peine en retrouver quelque faible vestige.

La pudeur est sans doute un des premiers charmes de l'amour;

elle voile avec le même soin ce qui peut augmenter nos désirs, ce qui pourrait nuire à leur douce illusion; elle prête au sexe le plus faible une arme de plus pour résister, et pour relever par sa résistance même le prix d'un triomphe qui dans le moment ne coûte pas plus à sa gloire qu'à son bonheur, mais qui par ses suites peut sans doute compromettre de la manière la plus funeste l'un et l'autre. Tout ce qui est au-delà nous paraît dépendre d'opinions factices plus ou moins sages, plus ou moins utiles.

Si le premier de tous les liens fut l'amour, la tendresse maternelle fut le second; c'est de la

reconnaissance, c'est du pouvoir de l'habitude, que la piété filiale tient sa plus grande force; s'il s'y mêle quelque autre rapport, quelque analogie de traits, de goûts, d'inclinations, ce lien sans doute en deviendra plus puissant. Il paraît cependant fort douteux que ce rapport seul, quel qu'il puisse être, résiste aux efforts du temps, de l'absence, et de mille autres événemens capables d'en effacer jusqu'aux moindres traces.

Ce qui peut arrêter l'exercice de nos forces, ce qui peut suspendre le développement de nos facultés, ce qui peut en un mot resserrer ce sentiment de notre

existence, la source première de toute espèce de bonheur, est évidemment contraire à la nature de l'homme.

Il est donc de la nature de l'homme d'aimer la liberté qui le fait jouir de toutes ses forces; il est de sa nature de chérir la gloire qui ajoute à l'opinion qu'il a lui-même de ses forces, celle qu'en ont les autres. Il est de sa nature enfin, de désirer l'immortalité qui donne au sentiment de son existence toute l'étendue, toute la durée que ses vœux peuvent concevoir.

Je n'ai jusqu'ici consulté que les mouvemens de mon cœur;

cherchons l'accord qui doit régner entre ces mouvemens et les lumières de ma raison.

CHAPITRE VII.

Morale réfléchie.

Il n'est point de principe qui appartienne plus surement au système de vérités que notre esprit peut embrasser avec confiance, que celui dont nous reconnaissons toujours également la justesse à quelque objet de nos pensées, de nos calculs, de nos affections que nous essayions de l'appliquer.

Or, je n'en vois point qui porte plus évidemment ce caractère que le principe de l'ordre,

Cet accord de toutes les parties, qui forme un ensemble heureux, un tout régulier, et le fait paraître à nos regards ce qu'il doit être, ni plus, ni moins; cet accord est la perfection que nous cherchons dans les ouvrages de la nature et de l'art; cet accord sublime est la vérité que nous cherchons dans nos pensées et dans nos calculs; c'est la beauté qui captive nos désirs et nos affections; c'est encore la source de cette bonté morale qui fait dans ce moment l'objet de nos recherches.

Aristote, Horace et tous ceux qui ont traité à leur exemple la théorie des beaux-arts, ont éta-

bli pour principe qu'un ouvrage n'était beau, qu'autant qu'il était un; c'est-à-dire, que toutes les parties dont il était formé conspiraient par un accord heureux à en faire un seul tout.

Marc-Aurèle, Epictète ont dit également: un homme n'est bon qu'autant qu'il est un, c'est-à-dire, d'accord avec lui-même.

Ces principes d'accord, d'unité, de liaison, d'ensemble, se retrouvent donc partout.

Qu'est-ce qu'un homme d'accord avec lui-même?

C'est l'homme dont toutes les facultés se trouvent avoir entre

elles

elles le rapport qu'elles doivent avoir.

C'est l'homme dont toutes les actions, dont toutes les pensées, dont toutes les habitudes se dirigent vers un même but, la conservation et le perfectionnement de son être.

Cette dernière vue me paraît d'autant plus juste, que l'homme est par sa nature même dans un espèce de mouvement continuel dont le progrès tend nécessairement ou à le détruire, ou à le perfectionner.

De tous les êtres que nous connaissons, c'est sans contredit le seul qui se perfectionne ou

se dégrade d'une manière aussi sensible, aussi marquée (1).

(1) Il est évident que l'homme est infiniment supérieur à tous les autres animaux, et par le système général de son organisation, et par l'usage heureux que l'expérience et la société lui ont appris à faire de ses forces et de ses lumières. Mais à quoi tient donc ce degré de perfectibilité qui paraît lui appartenir exclusivement, du moins sous deux rapports frappans ? Le premier, c'est que le terme de ce progrès est à-la-fois plus vague et plus éloigné ; l'autre que la marche en est plus lente et plus imperceptible. L'extrême différence que l'on peut remarquer entre l'accroissement de l'homme et celui de tous les autres animaux, ne suffirait-elle pas seule pour résoudre le problème ? De tous les êtres organisés, l'homme est, sans doute celui dont les forces croissent et se développent avec le plus de lenteur.

Il n'est point de vertus, je ne parle point ici de celles qui ne

---

Il passe à naître la moitié du temps destiné à remplir le cercle borné de son existence, et l'autre à mourir. Le degré de perfection auquel il peut espérer d'atteindre sans pouvoir être déterminé avec la dernière précision, l'est jusqu'à un certain point pour l'espèce, comme pour l'individu ; et parvenu à ce degré, nous l'avons toujours vu forcé de s'arrêter ou condamné à décheoir. Qu'en conclurons-nous? Que l'homme est de toutes les combinaisons organiques la plus ingénieuse, la plus compliquée, la plus parfaite, mais par-là même aussi la plus lente à se former, la plus subtile et la plus frêle. La grande souplesse que conservent ses fibres durant une si longue enfance, la progression graduelle mais insensible et lente de son accroissement, le rendent plus propre sans doute qu'aucun autre animal à

sont que de convention, qui tiennent à quelque système particulier de législation civile ou religieuse; il n'est point de vertu naturelle qui ne contribue à la conservation, au perfectionnement de notre être; il n'est aucun

---

recevoir les différentes formes et les différentes modifications dont sa nature peut être susceptible; elles le rendent donc plus propre qu'aucun autre à participer aux avantages et aux inconvéniens de l'éducation et de la société.

Je pense, comme l'a dit l'abbé Galiani, que la plupart des animaux ont un organe prédominant qui les subjugue, et qui détermine exclusivement leur instinct; mais je ne crois pas la règle sans exception, et je ne sais pas non plus si la plupart des hommes ne ressembleraient pas encore à cet égard aux animaux, s'ils

vice dont l'habitude ne dégrade ou ne détruise au moins quelqu'une de nos facultés.

Un des premiers points de la morale réfléchie, est donc de trouver et d'établir le rapport de la mesure de nos forces, à l'exercice qu'il convient d'en

---

fussent demeurés isolés dans les forêts. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'aujourd'hui même, tout dénaturés que nous sommes par nos institutions sociales, nous rencontrons encore assez souvent des hommes qui paraissent déterminés par un ascendant invincible à s'appliquer à une seule chose, et seraient tout-à-fait incapables d'en faire une autre. Comment la Fontaine n'aurait-il pas fait des contes ou des fables? Comment Gessner n'aurait-il pas fait des pastorales ou des Idylles?

faire pour les conserver ou les accroître.

Si nous ne faisons pas de nos facultés tout l'emploi que nous en pouvons faire sans fatigue et sans effort, nous les verrons diminuer insensiblement et se perdre enfin tout-à-fait.

Beaucoup d'hommes abusent de bonne heure d'une partie de leurs forces, et l'épuisement particulier qui en résulte, influe bientôt sur l'organisation entière de la machine; mais il est, je crois, bien peu d'hommes qui aillent aussi loin que l'ensemble de leurs forces pouvait le permettre, et c'est là sans doute une des principales causes de

la dégradation du genre humain, de l'espèce d'enfance où nous le voyons vieillir.

Quittez un travail, un exercice quelconque l'instant qui précède celui de la lassitude ; faites chaque jour quelques pas de plus à mesure que vous sentez l'accroissement de vos forces, et vous arriverez à un terme auquel vous n'auriez jamais osé aspirer, en mesurant de l'œil l'espace que vous aviez à parcourir du point dont vous êtes parti (1).

(1) Une des preuves les plus frappantes du progrès inoui dont les forces de l'homme sont susceptibles lorsque l'exercice en est ainsi gradué et long

Combien d'hommes ressemblent à ce Duc d'Olonne, qui avait parié qu'il traverserait le grand bassin des Tuileries, et qui, arrivé au milieu, aima mieux convenir qu'il avait perdu, et revenir sur ses pas, que de passer à l'autre bord!

Nous avons dit qu'entre les différentes facultés de notre être,

---

temps soutenu, c'est ce que nous rapportent les anciens sur la vie des athlètes, c'est ce qu'on voit tous les jours sur les tréteaux des Boulevards : de vrais prodiges de force et d'adresse exécutés par les derniers des hommes, parce que dès leur plus tendre enfance on dirigea vers ce but toute l'énergie de leurs muscles, toute la souplesse de leurs mouvemens, toute la patience de leur attention.

il existait un rapport sans lequel l'homme ne pouvait acquérir cette bonté morale, qui n'est que la plus grande perfection où sa nature puisse atteindre. Ce principe exige quelques développemens.

Si notre jugement n'est pas en raison de notre esprit ou de notre mémoire, c'est-à-dire, si la faculté que nous avons de saisir la justesse ou la vérité des rapports, n'a ni la force, ni l'étendue nécessaire pour s'appliquer heureusement à la multiplicité de nos idées, il est évident que nous nous laisserons entraîner dans une infinité d'erreurs et de préventions de toute

espèce. Si notre goût n'est pas en raison de notre imagination, c'est-à-dire, si la faculté que nous avons de saisir la justesse ou la convenance des images que nous offre le souvenir de nos sensations, n'a ni l'étendue, ni la force nécessaire pour s'appliquer heureusement à la multiplicité de ces images, il est évident que nous nous laisserons éblouir par des conceptions pleines d'absurdité, d'incohérence, de faux brillans. Si la fermeté du courage l'emporte toujours sur la sensibilité, il est à craindre qu'elle ne dégénère en férocité. Si la sensibilité est extrême, il n'est pas moins à

craindre qu'elle ne dégénère en faiblesse. Si nos désirs ne sont pas en proportion avec nos forces, nous éprouverons les supplices de l'inquiétude, ou les langueurs de l'indifférence et de l'ennui. C'est donc ce juste équilibre entre les différentes facultés de notre être, qui maintient la perfection de l'ensemble, qui laissant à chacune le degré d'activité qui lui convient, en rend l'exercice plus facile, et les fait conspirer toutes au même but.

Nous venons de rappeler ici la perfection métaphysique de l'homme.

Si dans tout le cours des siècles qu'embrasse notre his-

toire, l'on ne peut excepter qu'un très-petit nombre d'hommes qui aient touché à ce dernier terme de force, de lumière, de puissance, fixé par la nature même, il en est peut-être encore moins, dont les facultés développées dans le degré le plus éminent, aient conservé entre elles ce juste équilibre que nous avons regardé comme l'idéal de la perfection humaine.

La chaîne des circonstances physiques et morales pèse tellement sur les trois quarts et demi du genre humain, qu'elle oppose au développement de la plupart de leurs facultés un obstacle invincible; les secours que nous offrent

offrent nos institutions sociales ne favorisent guère le développement de quelques-unes de nos facultés qu'aux dépens de toutes les autres.

Ces observations trop incontestables ne nous laissent que deux idées consolantes; la première, c'est que moins nos facultés sont développées, et plus il s'établit facilement entre elles ce rapport, cet équilibre nécessaire à leur conservation; de-là plus de repos, moins d'inquiétudes, moins de peines imaginaires, les plus sensibles de toutes, dans les dernières classes de la société.

Un autre adoucissement à l'inégalité des progrès que les

hommes font dans l'ordre social, c'est la manière dont ils s'y trouvent placés; les chances de ce jeu ne sont pas toujours, je le sais, ni fort justes, ni fort équitables; mais il est pourtant vrai qu'en général ce que les circonstances ont refusé à tel individu de la société, y peut assez facilement être suppléé par les ressources prodiguées à tel autre. Au sein de tant de combinaisons multipliées il se forme une masse universelle de forces, de richesse et de lumières où chacun peut échanger avec plus ou moins d'avantage ce qu'il a de trop contre ce qui lui manque le plus essentiellement.

La société la mieux organisée est peut-être celle où cette sorte d'échanges se fait avec le plus de justice, d'aisance, et de bonne foi.

Pour tout homme qui a une patrie, point d'autre loi, point d'autre morale que le plus entier dévouement aux lois de la patrie; il n'a plus d'existence à lui; sa conservation, son bonheur, dépendent de la conservation, de la prospérité de son pays : il tient tout de la patrie; c'est à la patrie qu'il doit tout, qu'il rapporte tout; et c'est, si j'ose m'exprimer ainsi, la conscience publique qui répond de la sienne.

De grandes vertus naissent sans doute de cette manière d'être, de cette grande victoire remportée par la législation sur la nature même; mais quelque admiration que m'inspirent ces grandes vertus, je conçois un état de société que j'ose lui préférer, parce que je le crois plus favorable au bonheur général de l'humanité, au développement de toutes les forces et de toutes les lumières; c'est celui où le bonheur de l'état, fondé sur des lois sages et une grande puissance, exige moins de sacrifices, parce qu'ils lui sont moins nécessaires, et laisse aux particuliers une plus grande portion de

liberté, parce que les abus mêmes de cette liberté ne lui laissent plus rien à redouter. C'est là que des institutions habilement combinées, loin d'enchaîner l'esprit, le talent, le génie, peuvent leur prodiguer les ressources et les encouragemens ; c'est là que l'homme jouit à la fois de toutes ses forces naturelles, et de cette espèce de force factice qui, née de l'influence sociale, la reproduit à son tour, et ne cesse d'exalter l'énergie et l'activité de toutes les facultés individuelles.

Quelques charmes que l'éloquence du citoyen de Genève ait pu donner à toutes ces vaines

déclamations contre la corruption du siècle, il est bien temps de les abandonner aux plus fades des poëtes, ou à ces tristes philosophes si dignes de la barbarie qu'ils regrettent.

L'homme ne peut plus se considérer comme un être isolé ; son existence morale dépend de ses relations avec ses semblables, et cette existence peut devenir plus heureuse au milieu de nos grandes sociétés que par-tout ailleurs, pourvu qu'il y conserve ce désir de se perfectionner, que l'objet primitif de toute institution sociale tend à exciter, à satisfaire, à entretenir.

Le premier moyen sans doute

de nous acquitter envers la société de tout ce que nous lui devons, c'est d'acquérir toutes les perfections dont nous sommes susceptibles ; ce principe est d'accord avec le vœu de la nature, avec tous les calculs de l'intérêt personnel.

Le second moyen d'acquitter une dette si sacrée, c'est d'employer au service de nos semblables, les forces et les qualités que nous pouvons avoir acquises. Ce principe est encore d'accord avec le vœu de la nature, avec le sentiment de compassion que nous trouvons tous au fond de nos cœurs, comme la première de toutes les impressions morales.

Se soumettre à l'ordre établi par la loi, ou renoncer aux avantages qu'il nous procure, le respecter tant qu'il subsiste, ou que l'on n'aura point déterminé les auteurs ou les garans de la loi à en adopter un autre, est un principe qu'il suffit encore d'énoncer pour en faire sentir toute l'évidence, et c'est sur ces trois principes que repose, ce me semble, toute la morale de l'homme social.

On peut supposer, si l'on veut, la possibilité de voir développer une grande partie des facultés de l'homme moral, au sein de la plus profonde solitude; mais en admettant même une

supposition si romanesque, et si peu vraisemblable, il n'en sera pas moins évident qu'il est un grand ressort donné à la pensée et à l'activité de l'homme, qu'il ne peut tenir que de la société. C'est le pouvoir de l'opinion publique, ce pouvoir magique qui, du sein même des vices et des passions les plus dangereuses, a fait germer tant de vertus, tant de grandes pensées, tant de belles actions.

L'illusion de ce pouvoir tient encore à un sentiment très-naturel, ce besoin d'étendre notre existence, d'en prolonger la durée, d'en reculer les limites. Il est aisé de voir que rien ne peut

donner à l'homme l'espérance d'aller seul aussi loin, que peut le porter l'élan de l'opinion publique. C'est elle qui le fait vivre dans les autres, qui soumet en quelque manière à sa pensée les esprits, les temps, les lieux les plus éloignés de lui, et le détermine, s'il le faut, à s'immoler soi-même pour jouir, ne fût-ce qu'un instant, de la plus haute existence que puissent concevoir ses vœux.

Je prends ici l'exemple des hommes les plus distingués, pour exprimer plus vivement mon idée : appliquée aux hommes vulgaires, elle n'en est pas moins vraie.

Ce qu'on ne fait pas pour l'opinion des siècles, on le fait pour celle de sa ville, de son quartier, de sa maison, de sa société la plus intime ; mais c'est toujours en raison du même principe. L'opinion de ceux qui nous entourent fait une partie essentielle de notre existence ; elle augmente ou diminue très-réellement nos forces, le pouvoir de bien ou mal faire ; et le plus grand tort peut-être que puisse avoir l'homme en société, c'est de ne pas la respecter, comme le génie tutélaire de son bonheur et de sa sureté. C'est sous ce rapport que le soin d'acquérir de la fortune, de la conserver et

de l'augmenter, devient un des soins indispensables de l'homme qui veut faire tout le bien qui peut dépendre de lui. L'argent, la fortune, la considération sont très-véritablement pour l'homme qui vit en société, ce que la force et l'agilité du corps sont pour le sauvage.

Toutes les passions lorsqu'elles ne troublent ni l'ordre public de la société, ni l'ordre intérieur de notre être, sont autant de bienfaits de la nature; c'est le principe du mouvement qui dans le monde moral, comme dans le monde physique, entretient la chaleur et la vie. Comme il n'est aucune passion qui ne puisse troubler

troubler notre repos et notre bonheur, il n'en est aucune qui ne devienne dangereuse, lorsqu'elle échappe à l'empire que la raison doit conserver sur toutes nos affections. Conserver de l'empire sur soi-même, voilà sans doute la grande étude de l'homme, la plus difficile si on s'y applique trop tard, mais toujours la plus essentielle.

S'accoutumer à une grande présence d'esprit, ne point se laisser aller à ses idées, les suivre, les écouter, les prévenir, les diriger, réprimer souvent ses fantaisies les plus innocentes, contrarier souvent ses habitudes, même les plus indifférentes,

fortifier son jugement à force de réflexions, et se défier sans cesse de ses premiers apperçus, disposer son esprit à s'ouvrir sans cesse à de nouvelles lumières sans prévention et sans légèreté, exercer son caractère à remporter des victoires plus ou moins aisées sur les penchans, sur les goûts qui tendent à le dominer, revenir souvent dans les momens de calme sur les impressions passées, pour les apprécier mieux, pour en calculer les suites, pour en jouir avec plus de modération, ou pour y renoncer entièrement; être toujours dans une sorte de guerre avec soi-même, faire intérieurement tout

ce que fait un bon citoyen dans l'Etat pour en maintenir la liberté; ce sont des conseils répétés, il est vrai, plus d'une fois par tous nos moralistes, mais qui n'en sont pas moins utiles; et pour les suivre, il ne faut assurément que le bien vouloir.

CHAPITRE VIII.

Conscience, Remords.

Les idées vagues qu'on a trop souvent attachées à ces deux mots m'ont empêché de m'en servir.

Qu'est-ce que la conscience, si ce n'est ce sentiment intérieur de ce qui convient ou ne convient pas à la nature de notre être ?

Qu'est-ce que le remords, si ce n'est le sentiment pénible du mal que nous nous sommes fait à nous-mêmes, ou aux autres ?

Ce qui distingue cette impression, ce qui doit la faire regarder en effet comme un des premiers ressorts de la moralité de nos actions, c'est son énergie, sa puissance et sa longue durée; elle domine sur les passions qui semblent lui être le plus contraires, résiste à leurs emportemens, trouble encore leurs plus vives jouissances, nous fait trahir malgré nous nos plus chers intérêts, et prolonge souvent jusqu'au dernier terme de la vie les suites funestes d'un seul instant de faiblesse ou d'abandon; c'est un poison destructeur dont les effets sont plus ou moins lents, plus ou moins rapides; l'éloi-

gnement des temps et des lieux pourra sans doute ou les suspendre, ou les affaiblir; mais il n'y a que de nouveaux efforts de vertu qui puissent en arrêter surement les ravages.

Je doute s'il exista jamais un homme assez dépravé pour ne point connaître le pouvoir de ce sentiment; et quand il aurait existé, quand il existerait encore, que prouverait une pareille exception?

Je comprends à la vérité comment ce qui me laisserait d'éternels remords, pourrait ne point troubler la tranquillité d'un autre; mais n'en ai-je point indi-

que la véritable raison ? Ce qui influerait de la manière la plus sensible sur la nature de mon être, pourrait ne point altérer celle d'un autre; ce qui suffirait pour égarer mon imagination pourrait ne troubler en rien la sienne; ce qu'exige l'activité de ses passions détruirait à jamais le repos de ma vie; ce qui pour lui, ne serait qu'un goût passager, laisserait dans mon cœur un penchant irrésistible. Celui qui s'est permis d'immoler une victime que lui demandait une réunion de circonstances peut-être unique, éprouverait-il les mêmes regrets que celui qui en faisant la même action n'aurait

eu ni les mêmes motifs, ni la même excuse?

Ce qui rend un crime d'Etat moins odieux que tout autre crime, ce n'est pas seulement la grandeur des intérêts qui l'ont nécessité, c'est encore l'idée qu'une pareille action se trouvant jetée, pour ainsi dire, hors du cercle ordinaire de la vie, ne saurait avoir la même influence sur nos sentimens qu'une action dépendante de nos rapports habituels.

Soyons toujours de bonne foi : la même action qui vient d'avoir pour vous et pour votre ami les suites les plus fâcheuses, je l'avais commise avant vous;

quoique je me sois exposé en apparence aux mêmes dangers, il n'en est résulté aucun mal. Je ne puis me dissimuler que j'eus les mêmes torts; me les reprocherai-je aussi vivement? Non; et rien ne prouve mieux sans doute que le remords n'est en effet que le sentiment pénible du mal que nous nous sommes fait à nous-mêmes ou aux autres.

Je suis loin d'en conclure qu'il est de mauvaises actions qui ne laissent aucun remords, sans avoir aucun éclat nuisible; une action vraiment mauvaise nous dégrade toujours à nos propres yeux, et c'est un sentiment qu'il est impossible d'éprouver

sans trouble et sans confusion.

Mon ame, grâces au ciel, a peu connu jusqu'ici les tourmens du remords; je n'ai pourtant jamais oublié que dans mon enfance, à force de caresses et d'importunités, j'obtins d'une de mes sœurs un acte de complaisance qui exposait sa santé au danger le plus manifeste; la fatigue extrême qu'elle daigna s'imposer pour me sauver une peine légère n'eut point, à la vérité, les suites qu'elle pouvait avoir, mais tout enfant que j'étais, j'en fus vivement alarmé; je sentis combien ma personnalité avait été cruelle : j'en souffre encore, et tout ce que je pourrai

faire pour cette sœur chérie ne m'acquittera jamais au gré de mon cœur.

CHAPITRE IX.

Persuasion.

UNE persuasion vive, habituelle peut seule influer sur nos sentimens et sur nos actions.

Comme il ne dépend pas de nous de croire ou de ne pas croire, la persuasion n'est pas sans doute, à proprement parler, une disposition d'ame que nous puissions nous donner à volonté. En est-il moins vrai qu'à force d'étude et de méditation nous parvenons à découvrir plus ou moins clairement les vérités

vérités qu'il nous importe de connaître? En est-il moins vrai que lorsque nous avons reconnu une vérité quelconque, c'est l'intérêt que nous y attachons, c'est le soin que nous prenons de nous la rappeler, c'est enfin l'attention soutenue avec laquelle nous en faisons l'objet de notre application, de nos pensées, de notre amour, qui nous la fait embrasser avec une confiance plus ou moins vive, plus ou moins profonde?

Ainsi, sans entreprendre vainement d'enchaîner notre opinion, d'exercer sur notre pensée un pouvoir chimérique, il n'est pas impossible de disposer notre

ame à la persuasion, encore moins de porter la persuasion que nous ont acquis et nos lumières et nos réflexions à un plus haut degré d'énergie et d'activité, et lui donner par-là même une influence plus réelle et plus durable.

Que la distance est encore immense de l'homme qui connaît le mieux la vertu à celui qui s'est fait une douce habitude de l'aimer et d'y croire!

CHAPITRE X.

Amour.

BEAUCOUP de gens d'esprit, un grand philosophe même, a dit qu'il n'y a que le physique de l'amour qui soit bon, et que le moral n'en vaut rien.

Autant vaut-il répéter encore après d'autres philosophes, que l'homme a cessé d'être heureux depuis qu'il ne marche plus à quatre pattes.

Sans doute plus nos jouissances sont simples et bornées, moins nous éprouvons le tour-

ment des besoins, plus il nous devient aisé de les satisfaire.

Mais comment proposer à l'homme sensible de renoncer par sagesse aux plus douces émotions du cœur et de l'imagination? Pourquoi vouloir en dépouiller le seul de nos besoins physiques qui en soit susceptible? C'est ce sentiment même qui les a fait naître : sans lui du moins, l'homme ne les eût-il pas ignorés toujours? Et que lui servirait enfin d'avoir un cœur et de l'imagination, si ce n'est pour aimer mieux?

Que des idées morales mêlées aux illusions de l'amour exaltent cette passion, lui donnent

souvent trop de violence et trop de pouvoir, est-ce une raison d'oublier tous les sacrifices utiles que cette passion s'est imposée elle-même par respect pour ces idées morales qui lui prêtent tant de douceur et de charme?

Je ne conçois pas une manière d'exister plus heureuse que celle du mariage lorsque l'amour a présidé au choix; lorsque l'estime le justifie, lorsque la douce confiance en éloigne la contrainte et les soupçons, lorsque tous les goûts de l'esprit et toutes les affections du cœur viennent sans cesse en resserrer les liens et lui don-

nent chaque jour un nouvel intérêt, ou plus vif, ou plus tendre, ou plus doux.

Mais pourquoi charger notre cœur de plus de chaînes qu'il n'en saurait porter? Pourquoi s'obstiner à vouloir prolonger encore la plus libre et la plus sainte de toutes les unions, lorsque la nature lui a prescrit elle-même un terme plus, ou moins éloigné? Comment empêcher les hommes de violer une institution qui, passant le but, a violé dès-lors elle-même une loi plus sacrée, celle du sentiment et de la nature? Telle union pourra subsister jusqu'au dernier instant de la vie; telle

autre, qui dans son origine semblait tout aussi raisonnable, sera loin d'avoir la même durée: être juste et bon, ou bien mourir, voilà tout ce qu'il faut promettre, rien de plus.

CHAPITRE XI.

Jalousie.

C'EST parmi les passions, ce qu'est parmi les maladies la rage, la plus inconcevable dans son principe, la plus difficile à guérir, la plus terrible dans ses effets.

Je ne me souviens pas d'avoir jamais existé plus malheureusement que le temps où j'ai éprouvé quelque atteinte de cette cruelle frénésie; j'ai fait pour m'en délivrer le plus dangereux de tous les sacrifices, et je rougirais

trop de cet aveu, si le souvenir des tourmens dont j'étais déchiré ne m'excusait encore en quelque manière à mes propres yeux.

Ce n'est que d'un extrême amour que peut naître une extrême jalousie. L'homme qui aime ainsi abandonne à l'objet qu'il adore toutes les affections, toutes les facultés, tout le bonheur de son être. Le soupçon ou la certitude, pour lui c'est la même chose; le soupçon ou la certitude qui lui ravit cet objet l'arrache à lui-même, et par le plus profond, le plus sensible de tous les déchiremens. La vengeance de Nessus,

le supplice de Prométhée en offrent à peine une assez vive image.

A de tels maux quelle ressource peut laisser la raison ? je tremble de le dire : quitter la vie ou ce qui en fait tout le prix, se résoudre à ne plus aimer.

CHAPITRE XII.

Colère.

De toutes nos passions la plus machinale et par conséquent celle dont l'habitude renforce le plus malheureusement le caractère et les effets ; elle naît d'une sensibilité trop vive, trop prompte, et ses excès étouffent, anéantissent les sentimens les plus naturels à l'homme.

C'est la seule passion, dit Sénèque, qui ne soit accompagnée d'aucun plaisir. Ce mot est plus aimable, je crois, qu'il n'est

vrai. La violence est le délire du pouvoir ; la colère est l'ivresse de la violence ; ce qui donne à l'homme un sentiment si vif de ses forces n'a qu'un charme trop puissant, quelque tristes, quelque funestes qu'en soient les suites.

Ne vous flattez point que les meilleures raisons du monde l'emportent jamais sur la colère ; souvenez-vous du trait sublime de Pascal ; la violence et la vérité ne peuvent rien l'une sur l'autre.

CHAPITRE

CHAPITRE XIII.

Piété filiale.

La tendresse des enfans pour leurs parens est la plus naturelle de toutes les vertus, le devoir le plus saint; mais peut-être n'est-ce qu'un devoir : la tendresse des parens pour les enfans est, ce me semble, quelque chose de plus, c'est un sentiment.

Il est encore plus facile de s'aimer dans ses enfans que dans ceux à qui l'on doit le jour; le premier de ces rapports naît avec une sensibilté toute déve-

loppée, l'autre existe long-temps sans elle; le premier appartient surement à la nature, l'autre ne dépend peut-être que de l'habitude; mais si l'instinct du premier de ces sentimens est plus vif, la raison ne doit pas laisser à l'autre moins d'influence, moins d'énergie. Que de motifs pour révérer ceux à qui l'on doit la vie et les soins pénibles de la première enfance!

Il n'est point de prétexte, il n'est point de sophisme qui puisse altérer la sainteté d'un tel devoir.

CHAPITRE XIV.

Amitié.

LE charme de ce sentiment, comme celui de l'amour, n'est guère que pour la jeunesse. J'ai vu quelques vrais amans, je n'ai guère vu de vrais amis passé trente ans.

Toute amitié dont on peut s'expliquer le motif mérite-t-elle encore ce nom trop souvent profané ? Ce n'est qu'une liaison de convenance, d'intérêt, de goût ; c'est un commerce de ser-

vices plus ou moins généreux, plus ou moins équitable.

Une grande diversité dans l'esprit, le caractère, les prétentions ; un grand rapport dans les besoins imaginaires ou réels, voilà ce qui forme sans doute entre les hommes les liens les plus durables.

Il y a beaucoup de gens qu'on n'aime qne parce qu'on est accoutumé à leurs défauts ou qu'on les croit accoutumés aux siens.

Ce n'est qu'à force d'indulgence et de raison que les hommes parviennent à se supporter mutuellement ; il n'y a point d'amitié qui puisse subsister longtemps sans cette espèce d'appui.

Combien peu d'hommes, combien peu d'amis pourraient se montrer l'un à l'autre tels qu'ils se voient au fond du cœur sans se brouiller pour la vie!

Je ne mourrai pas sans avoir connu le bonheur ; j'eus une amie, et il m'est permis de penser qu'elle eut un ami véritable. Mon cœur et mes soins l'ont suivie jusqu'au tombeau, et il m'eût été doux de m'y renfermer avec elle. Puisque j'ai dû lui survivre, que ce soit du moins pour lui conserver encore un peu de temps cette ombre de vie, la seule qui reste à ceux qui ne sont plus, un culte assidu

de souvenirs et de regrets (1).

Quand je rêve, me disait-elle quelques jours avant d'expirer, quand je rêve au repos, à la douceur de votre existence lorsque mes maux ne vous feront plus souffrir, je me console presque de me voir arrachée à tant de tendresse et d'attachement. Quelques larmes dans ce moment mouillaient ses yeux, et pour m'en distraire, elle re-

(1) Que le motif de la piété envers ceux qui ne sont plus est exprimé d'une manière touchante dans Sophocle! „ La „ vie n'est qu'un instant, dit Antigone, „ et l'amitié des humains passe comme „ elle. Je leur préfère ces mânes que je „ dois bientôt rejoindre, c'est avec eux „ que je demeurerai toujours „.

prenait avec une sérénité céleste le plan de vie qu'elle avait arrangé pour moi. Son amitié s'efforçait ainsi de m'attacher aux bienfaits qu'elle m'avait forcé d'accepter, en m'assurant qu'en jouir serait le plus doux hommage que je pourrais offrir à sa cendre.

Oh ! comme mon âme était attachée à la sienne ! Oh ! comme mon existence était toute en elle ! Il m'a fallu des années entières pour m'habituer à l'idée de me voir seul au monde ; j'avais pris une si douce habitude de lui consacrer tous mes vœux, toutes mes pensées, de ne vivre que pour elle.

Il se mêlait cependant peu d'illusion au sentiment qui avait pu former une liaison si intime. Personne ne connaissait mieux qu'elle, et mes tors, et mes défauts; mais son ame avait besoin de tout l'attachement de la mienne, et il n'y avait aucune de mes bonnes ou de mes mauvaises qualités qui ne fût dévouée à son empire. Son extrême confiance ne m'avait caché aucun de ses défauts; mais ce caractère de noblesse et d'élévation qui n'appartenait qu'à elle, ce naturel si vrai, si céleste, cette grâce tout à-la-fois si pure et si familière; quels sont les défauts, hélas! quels sont les torts mêmes

que tant de charmes n'eussent fait adorer !

La personnalité semble détruire tous les droits de l'amitié, et l'on pouvait avec raison la soupçonner souvent d'une grande personnalité. Ne rapportait-elle pas tout à elle ? N'exigeait-elle pas tout pour elle ? Oui sans doute ; mais que font ici les mots ? Toute manière d'être devient bonne ou mauvaise suivant le principe qui la détermine ou les effets qu'elle produit ; ce moi à qui elle avait l'air de tout rapporter, ce moi était moins le sien, qu'il n'était, pour ainsi dire, celui de tout ce qui l'entourait ; elle ne s'aimait véritablement

que pour être mieux aimée, pour répandre autour d'elle plus de charme et plus de bonheur. On était cent fois plus heureux de ce qu'on faisait pour elle, que de ce qu'on faisait pour soi. Le temps dont elle osait vous demander le sacrifice, il était plus doux de l'oublier près d'elle que de l'employer de toute autre manière ; le sentiment qu'elle vous inspirait était toujours au-dessus de l'empire qu'elle aimait à prendre sur vous ; vous pensiez jouir doublement de votre esprit, de votre ame, de tout votre être après les avoir abandonnés à sa douce fantaisie.

Il n'est point de caractère qui

sous ce charme intéressant ne parût s'adoucir; l'esprit devenait meilleur, le mérite plus aimable; sa seule présence animait tout, et du plus vif désir de plaire, et de ce mélange heureux de réserve et de confiance qui fait toutes les délices de la société.

Que ne puis-je, ô G.. m..! rendre immortel le culte que t'a voué ma tendresse! Pourquoi faut-il mourir sans laisser quelque monument digne de porter ton nom aux siècles à venir! Que le mien demeure à jamais ignoré, j'y consens de bon cœur; mais combien j'eusse été consolé à

mon heure dernière, en me disant à moi-même : Je la ferai vivre encore après moi !

CHAPITRE

CHAPITRE XV.

Richesse, pauvreté, avarice.

PUISQU'IL n'est point de jouissance du cœur, des sens, de l'esprit, de l'imagination, que l'on puisse suppléer à force de richesses, peut-être même aucune que l'on ne puisse obtenir sans leur secours, il est démontré, ce me semble, que la richesse ne saurait être regardée comme un premier moyen de bonheur.

Suivant les circonstances ou la disposition de ceux qui les

possèdent, je crois qu'il est une manière d'être que les richesses embarrassent, une autre qu'elles rendent plus facile. De cette comparaison je conclus que si la richesse n'est pas en effet un premier moyen de bonheur, elle est devenue au moins dans l'état actuel des choses, pour la fortune des individus comme pour la fortune publique, un moyen de force et de puissance; c'est l'usage qu'on en fait qui le rend utile ou funeste.

Celui qui ne désire, ne demande, ne craint rien, est sans doute le plus libre des hommes; et cette indépendance absolue ne peut trouver d'asyle

plus sûr que la pauvreté : mais un tel homme est l'œuvre des philosophes ou plutôt leur chimère, ce n'est pas là l'homme de la nature. — Qui est-ce qui est heureux, disait d'Alembert? Quelque misérable.

L'homme de la nature n'existe qu'autant qu'il jouit, désire, espère ; comment verrait-il d'un œil indifférent le moyen d'agrandir à-la-fois la sphère de ses désirs, de ses espérances, et celle de son pouvoir ?

Je ne pense pas que les distinctions que l'on vient d'établir soient de vaines subtilités ; ce que l'on ne désirera plus comme un premier moyen de bonheur,

comme le bonheur même, mais simplement comme un moyen de force et de puissance, comme une faculté de plus, on le désirera beaucoup plus raisonnablement; ainsi l'on calculera bien plus juste les efforts à faire pour l'obtenir; on ne sacrifiera point le but aux moyens; on ne cherchera point à s'enrichir aux dépens de ses forces, de sa santé, de son bonheur, de sa considération, de son repos: car l'on se souviendra toujours que la richesse n'est quelque chose qu'autant qu'elle peut nous servir à conserver et à augmenter ces premiers biens, les seuls qui puissent donner quelque prix à la vie.

M. Wattelet disait qu'au-delà de dix mille livres de rente tout ce qu'on peut avoir de fortune n'est jamais que pour les autres. En supposant que le compte soit encore exact à l'heure qu'il est, il sera bon de considérer que dans quinze ou vingt ans, il risque fort de ne l'être plus, et qu'en tous cas le sage qui s'applaudirait de la modération avec laquelle il bornerait ses désirs à dix mille livres de rente, grâce à l'observation de M. Wattelet, pourrait bien n'être encore qu'un sage très-personnel.

Ce qui m'a le plus dégoûté d'être pauvre, ce n'est assurément pas le bonheur des riches,

ce n'est pas non plus le mépris qu'ils ont pour les pauvres ; c'est la plate estime ou la sotte haine qu'ont le plus communément les pauvres pour les riches. Je serais bien fâché, je l'avoue, que qui que ce soit au monde pût me soupçonner de préventions si basses ou si puériles.

*

L'avarice est une passion beaucoup plus ridicule dans ses effets qu'elle n'est déraisonnable dans son principe.

Il est impossible de mépriser absolument une passion qui croît par la jouissance, qui anime encore l'âge le plus glacé, qui

dans l'espèce de vague où elle promène sans cesse notre imagination, lui donne peut-être autant de sensations agréables qu'aucune autre.

Lorsque cette passion ne franchit pas de certaines bornes, elle sauve d'une infinité de faiblesses et garantit plusieurs qualités essentielles, l'esprit de calcul, l'esprit d'ordre, l'esprit de modération; appliquée à la chose publique, elle peut devenir même une grande vertu.

CHAPITRE XVI.

Ambition.

LORSQUE cette passion ne s'empare pas d'une ame vile ou d'un cœur féroce, quel plus sublime ressort de la grandeur humaine! Elle étend notre être jusqu'aux limites du monde et lui fait embrasser tous les siècles, elle rapporte tout à soi, mais elle se rapporte elle-même à tout.

Si c'est une des passions les plus utiles et les plus funestes au bien de la société, il est

encore plus sûr qu'elle fait bien rarement le bonheur de celui qu'elle domine. Il est de sa nature de voir sans cesse au-delà du but, et par conséquent, de ne jamais pouvoir se satisfaire.

Un Magistrat d'Athènes trouvant un jour le philosophe Diogène occupé à considérer attentivement une troupe d'enfans qui jouaient au petit palet, ne put lui cacher sa surprise. Quoi! c'est vous? — Oui, répliqua le sage, j'aime à voir atteindre au moins quelquefois le but. Ceux que tourmente la politique et l'ambition l'atteignent-ils jamais?

En appréciant les titres, les

cordons, les dignités, les honneurs, tout ce qu'ils peuvent valoir, on n'y verra jamais, ce me semble, qu'une assez faible monnaie de la gloire.

Si par sa nature même la soif des honneurs n'est pas aussi forte que celle de la renommée, elle est peut-être plus inquiète, plus irritante, plus importune ; les moyens de la satisfaire sont à la vérité moins rares, moins difficiles, mais on les doit encore plus communément aux caprices du hasard qu'aux qualités mêmes les plus propres à mériter ce genre de récompense, et c'est une assez dure condition sans doute que celle d'attendre

du pouvoir le plus incertain, le plus inconstant, le succès de tous ses vœux, de toutes ses espérances.

CHAPITRE XVII.

Envie, Calomnie.

UN jour que le Génie de la société avait commence l'une de ces sublimes combinaisons qui entretiennent dans le corps politique la force, le mouvement et la vie, c'était l'émulation, je ne sais quelle furie y vint mêler le plus subtil, le plus violent des poisons. L'œuvre soudain parut troublée, et de ce mélange impur naquit, dit-on, l'envie, la plus triste des passions, la plus froide et la

la plus active en même temps. Les autres échauffent le cœur de l'homme, celle-là le glace et le tue.

Tel trait de calomnie est plus cruel que le poignard d'un assassin, et ce trait sans doute est d'autant plus redoutable, qu'il peut être lancé par la main du plus faible comme du plus puissant de vos ennemis. Les lois sont le plus souvent aussi impuissantes pour vous en venger que pour vous en défendre. Il n'est qu'un abri sûr, c'est l'obscurité qui vous cache aux regards de l'envie. Il en est un moins sûr peut-être, mais plus noble, plus digne d'un cœur

généreux ; c'est une vertu active qui vous tienne sans cesse sous la garde de l'opinion publique.

Nos institutions politiques et civiles n'auraient-elles gardé tant de ménagement avec la calomnie que pour laisser aux hommes vicieux un moyen de plus de la confondre avec cette espèce de censure dont ils ont tant de raisons d'attendre une trop juste sévérité ?

CHAPITRE XVIII.

Jouir du présent.

Ce n'est plus qu'un vain mot pour tout homme sorti de l'état de nature.

Il ne dépend plus de nous de séparer le présent du passé et de l'avenir ; d'ailleurs qu'y gagnerions-nous à perdre nos souvenirs et nos espérances, ce qu'il y a de plus réel peut-être dans le bonheur de la vie ?

Le présent est un instant qui nous échappe ; il ne laisse pas même au sentiment le temps de

s'y reposer et de jouir. Il faut à notre cœur comme à notre imagination plus d'étendue et plus d'espace.

Je sais bien que l'excès de la prévoyance éteint tout; mais avec une manière de voir juste et simple, l'idée de l'avenir et du passé ne sert qu'à prolonger le moment de la jouissance.

Il serait sans doute insensé de mourir tous les jours pour conserver l'espoir de se survivre le lendemain; mais ne jouit-on pas plus délicieusement avec la douce espérance de jouir encore?

CHAPITRE XIX.

Jeu.

C'EST au besoin d'intérêt que tient le charme qu'aura toujours le jeu pour les hommes désœuvrés, pour les ames oisives, et, soyons vrais, s'il est contre l'ennui de meilleur spécifique, il n'en est pas au moins qui soit tout à-la-fois d'un usage plus facile et d'un effet plus merveilleux.

On ne dira jamais rien de plus frappant, ni de plus raisonnable contre la passion du

jeu, que ce qu'en a dit M. de Buffon : calculez, et vous verrez qu'il n'y a aucune proportion entre le plaisir de gagner et le malheur de perdre ; le gain ne peut vous donner qu'un superflu dont vous n'avez que faire, la perte vous prive plus ou moins du nécessaire même. Il est impossible que tout gros jeu n'offre des chances fort inégales, et la somme que vous perdez sera toujours, relativement à votre fortune, au-dessus de celle que vous gagnez. Supposé que vous ayez cent mille écus, si vous gagnez cent mille francs, vous n'augmentez votre fortune que d'un quart ; si vous

les perdez, vous la diminuez d'un tiers; c'est une grande leçon réduite à la simplicité d'une règle d'arithmétique.

CHAPITRE XX.

Femmes.

On ne parle guère aujourd'hui de l'amour, mais on parle souvent des femmes, et ce nom si doux se mêle encore aux plus grands intérêts de la vie.

Il est bien rare de voir un homme moral par sentiment, qui ne croie plus à la religion, à l'amour.

Le plus sûr moyen peut-être pour ne point se laisser avilir par un goût trop vif pour les femmes, c'est de les estimer, de les

estimer beaucoup plus qu'elles ne s'estiment elles-mêmes.

Comment ne pas se rendre méprisable en se condamnant sans cesse à mépriser ce que le cœur a besoin d'aimer, de servir, d'adorer ?

Je n'ai point trouvé de Julie ; mais je m'en suis fait quelques-unes. Mon imagination a sauvé ma sensibilité ; les objets ne sont pour nous que ce qu'en fait notre cœur. L'illusion qui ennoblit l'objet de nos désirs, sert à nous rendre moins méprisables à nos propres yeux ; tant que cette illusion dure, le sentiment n'est point avili ; et ce sentiment s'éteint aussitôt qu'elle

s'évanouit. Je comprends que cette morale n'est pas bonne pour tout le monde ; mais elle allait à ma manière de sentir, à ma manière d'aimer, et m'a réussi.

Le danger le plus inévitable du plus naturel, du plus vif de tous les plaisirs, c'est que l'habitude de s'y livrer n'en fasse un besoin de l'imagination lorsqu'il ne peut plus être ni celui du cœur, ni celui des sens ; alors, au lieu d'animer nos facultés, il les étouffe et les éteint. Toutes les fois que le désir n'est pas en proportion avec nos forces, il les a bientôt épuisées, et je ne conçois guère d'exis-

tence plus malheureuse que celle d'un être qui se fatigue sans cesse à suivre l'illusion qui le fuit, et à payer de tout le bonheur dont il pourrait encore jouir ce vain songe qui l'agite, le tourmente et l'expose aux maux les plus réels, à la perte de son temps, de sa fortune, de sa santé, le plus souvent même à la haine et au mépris des objets dont il achète si chèrement la durée de son erreur.

Pour ne point trop aimer les femmes, lorsqu'on est jeune, peut-être suffirait-il de s'attacher au bonheur d'en aimer une.

Suivez vos désirs sans les exciter jamais, disait le docteur

Chirac, vous ne vous ferez aucun mal ; point de drogues seulement, mais souvenez-vous que le changement est une drogue.

Vieux, imitez au moins l'exemple de l'Am.... de N.... ; ne faites point l'amour, achetez-le tout fait ; n'étant plus la dupe de votre cœur, vous commanderez à vos sens avec une liberté qui ne vous coûtera pas de grands efforts.

Plus délicat, conservez votre vieille amie, et vivez de souvenirs.

CHAPITRE

CHAPITRE XXI.

Esprit de parti.

ON ne peut douter, ce me semble, que l'amour ou la haine qui tient à l'entêtement d'une opinion quelconque ne soit un sentiment factice ; mais tout factice qu'il est, je n'en connais point dont les effets soient plus violens, plus extrêmes. J'ai toujours remarqué que c'était à-peu-près la seule passion des ames froides, qu'elles en étaient peut-être même plus particulièrement susceptibles, et je le conçois ;

n'ayant pour ainsi dire aucun foyer intérieur, ce ne sont que les impressions du dehors qui peuvent y exciter une activité soutenue, et ces impressions sont d'autant plus vives qu'elles ne rencontrent aucune force capable de leur résister.

Il n'est point d'opinion, l'histoire nous en fournit trop d'exemples, plus ou moins ridicules, plus ou moins atroces; il n'en est point, quelque frivole ou quelque extravagante qu'elle soit, dont l'enivrement contagieux n'ait troublé le bonheur et le repos de la société.

L'esprit de parti rend fous les hommes mêmes qui semblaient

n'avoir reçu de la nature aucune disposition à le devenir.

En détestant tout esprit ambitieux qui cherche à faire secte, je m'impose la loi scrupuleuse de ne jamais confondre le caractère de l'homme et celui de ses opinions, l'inconséquence des idées et celle des mœurs.

Se rendre souvent compte à soi-même de sa manière de voir et de sentir, ne rien admettre, ne rien rejeter sur parole, oser être seul de bonne foi, voilà sans doute les préservatifs les plus sûrs contre l'esprit de parti.

CHAPITRE XXII.

Société.

Le besoin rapproche les hommes, l'inconstance ou l'ennui les éloigne. Dans l'état social comme dans les bois, les hommes ne sont faits que pour se rencontrer. Il n'est peut-être aucune liaison, quelqu'intime qu'elle puisse être, où il soit permis d'oublier une vérité que l'expérience a trop souvent justifiée. Voyez la loi des mariages dans l'austère Lacédémone.

Le plus doux de tous les rap-

ports que l'on puisse avoir avec ses semblables, c'est celui de la bienveillance. Des services rendus sans aucun espoir d'intérêt ou de reconnaissance, sont des liens dont il est toujours facile de relâcher les nœuds, et qui ne laissent ni souvenirs, ni regrets trop pénibles.

CHAPITRE XXIII.

Vengeance et Duel.

Il n'est pas plus naturel de ressentir une injure que de désirer d'en tirer vengeance ; ce mouvement est dans le cœur du sauvage comme dans celui de l'homme civilisé ; l'amour-propre se soulève avec d'autant plus de violence, qu'il s'est senti plus injustement opprimé.

Mais comme la société exalte toutes nos affections naturelles, elle a porté aussi celle-ci à un si haut degré d'énergie, qu'on a

bientôt senti le besoin d'en réprimer les excès et d'en modérer la violence.

Quelque précaution qu'ait pris la loi pour punir toute injure dont il serait trop dangereux d'abandonner la vengeance au ressentiment particulier de celui qui l'a reçue, elle n'a pu tout prévoir. Les différentes relations de la vie sociale, tous les besoins, tous les préjugés qui en résultent ont rendu l'amour-propre si sensible et si délicat, les occasions de le blesser se sont si fort multipliées, qu'on a fini par se persuader que la sauvegarde des lois ne pouvait suffire seule à sa défense; on y a sup-

pléé par ce que nous appelons le point-d'honneur, code plus respecté des nations modernes, que celui des lois et de la religion même. Ce code, tout sauvage, tout féroce qu'il paraît aux yeux de la raison, loin d'avoir été conçu par la vengeance, ne le fut, je crois, que pour en arrêter le cours, pour lui fixer du moins un terme quelconque; et sous ce rapport, son origine me paraît, je l'avoue, presque aussi sublime que barbare.

Je sais bien qu'il n'est guère de folie plus atroce que celle qui oblige un honnête homme à laver dans le sang l'insulte

d'un geste ou d'un mot indiscret ; mais tant qu'un peuple aura des préjugés dont la force sera supérieure à celle des lois, ne faut-il pas céder à leur puissance ou cesser de vivre sous leur empire ?

Quel conseil la morale pourrait-elle donc opposer aux accès d'une frénésie devenue universelle ? Celui de fuir les occasions qui la font naître, celui de montrer, dans celles dont la prudence n'a pu défendre, ce courage, ce sans-froid qui, lorsqu'il ne saurait parer absolument les coups du sort, en rend toujours l'impression moins vive et moins funeste.

CHAPITRE XXIV.

Liberté.

L'AMOUR de la liberté est un sentiment si naturel, que de toutes les injustices auxquelles nous sommes si sensibles, la plus cruelle de toutes est celle qui ose attaquer ce reste de liberté que nous ont laissé nos institutions sociales.

L'esclavage rend l'homme vil ou féroce; plus cet effet paraît infaillible, et plus on sent combien il est dangereux de faire

passer subitement l'esclave à l'état de liberté.

Point d'industrie, point d'activité, point d'énergie morale par-tout où règne le despotisme; l'amour de la liberté suppose une certaine force d'esprit et de caractère; lui seul aussi la conserve et l'entretient.

Sous tous les rapports où l'homme est naturellement facile et faible, il est à désirer sans doute qu'il dépende; sa dépendance alors est un lien sur lequel il s'appuie et se repose. Telle est la dépendance où l'on est d'une loi sage, d'un gouvernement plein de justice et d'équité, d'une amitié fondée sur la con-

fiance et l'estime, d'un amour plein de passion et de respect.

Il est toujours malheureux de dépendre de ses semblables ; mais il est encore plus certain qu'en voulant déchirer des liens qu'on ne saurait rompre, on les resserre davantage. Pour sentir moins vivement la perte de votre liberté, si vous ne pouvez vous rendre nécessaire à ceux dont vous devez dépendre, tâchez au moins de leur plaire; à force de patience et de douceur, vous vous emparerez de la main qui tient vos chaînes, et le poids vous en semblera plus léger.

CHAPITRE

CHAPITRE XXV.

Justice.

QUE de vertus l'on n'affecte que pour avoir le droit de se dispenser d'être juste!

C'est un devoir tellement indispensable, que l'on ne peut guère en savoir gré à ceux qui le remplissent, et c'est là sans doute pourquoi si peu d'hommes s'en montrent jaloux. On trouve bien mieux son compte à se croire équitable, sensible, noble, généreux.

Combien de devoirs l'on s'im-

pose ou l'on quitte à sa fantaisie, qui n'en sont pas moins aux yeux de la raison des devoirs d'une justice rigoureuse, tels que les secours donnés par le riche au pauvre, par le puissant au faible, par l'homme éclairé à l'homme ignorant! L'emploi utile de toutes les forces, de toutes les facultés que nous devons à la nature ou à la société, qu'est-ce autre chose que l'acquit de la plus incontestable et de la plus sacrée de toutes les dettes?

CHAPITRE XXVI.

Sensibilité.

DES habitudes propres à exciter trop vivement notre sensibilité ne sont pas moins nuisibles au bonheur que celles qui pourraient l'étouffer ou l'affaiblir.

De toutes les hypocrisies celle de la sensibilité me paraît la plus ridicule et la plus méprisable, et c'est proprement le travers de ce siècle. Où est Molière ? Point de vice à la mode qui ait mieux mérité qu'on en fasse une justice éclatante au théâtre. Comme le

véritable amour, la véritable sensibilité craint les regards indiscrets, elle a, si j'ose m'exprimer ainsi, sa modestie et sa pudeur.

Pour modérer une sensibilité trop vive ou trop susceptible, je crois qu'il n'est point de remède aussi sûr que celui de prendre l'habitude d'une manière d'être extrêmement simple, peut-être même un peu plus méthodique que ne l'exigerait d'ailleurs un caractère moins faible.

J'ai remarqué souvent que les personnes accoutumées dans leur intérieur à un certain arrangement plus ou moins uniforme, résistaient davantage à toutes les impressions du dehors; que lors

même qu'elles avaient été vivement affectées, on les voyait rentrer plutôt dans l'état de calme qui leur était habituel.

CHAPITRE XXVII.

Véracité.

PLUS on a de vertus, et plus il est aisé d'être vrai.

Soyons vrais avec nous-mêmes, et nous le serons toujours assez avec les autres.

Le mensonge ne nous semble en effet si avilissant, que parce qu'il accompagne ou qu'il suppose des vices également odieux, la bassesse, l'injustice et la lâcheté.

Ne serait-il pas absurde cependant de confondre toute espèce

de mensonge? N'en est-il pas qui, loin de nuire à la vertu, ne servent qu'à la rendre tout-à-la-fois plus puissante et moins redoutable?

Tout mensonge, dès qu'il m'est personnellement utile, me paraît une bassesse, et sans exception; mais j'ai plus d'indulgence, je l'avoue, pour ceux qui n'ont d'autre objet que d'être plus utile ou plus agréable aux autres.

La vérité morale, a dit Rousseau, n'est pas ce qui est, mais ce qui est bien; ce qui est mal ne devait point être, et ne doit point être avoué, sur-tout quand cet aveu lui donne un effet qu'il n'aurait pas eu sans cela.

CHAPITRE XXVIII.

Modestie.

Ne pas trop présumer de ses forces, c'est être modeste pour soi; ne point trop chercher à se faire valoir, c'est être modeste pour les autres. Se bien juger soi-même est sans doute une règle indispensable pour se bien conduire, mais montrer avec plus ou moins de retenue l'opinion qu'on est en droit d'avoir de son mérite, c'est plutôt, ce me semble, un acte de prudence que de vertu.

J'ai vu des hommes du plus rare mérite l'allier à la plus touchante modestie, d'autres au plus noble orgueil, et je n'ai pas moins pu croire à la vertu des uns qu'à la vertu des autres. La modestie pourrait donc bien n'être qu'un résultat du caractère, de l'habitude, de l'éducation, assez indifférent dans le fond au mérite réel.

Je ne dirai point comme M. de Belloy : Tout le monde sait que je suis modeste ; mais je conviendrai que, fausse ou vraie, ma modestie m'a souvent été fort nuisible.

A la conscience éclairée de ses bonnes ou de ses mauvaises qualités, il est souvent essen-

tiel de réunir le courage de les montrer aux autres, et de leur apprendre ainsi jusqu'à quel point ils pourraient tirer parti de celles qui sont faites pour être utiles.

CHAPITRE XXIX.

Caractère.

Le caractère est dans l'homme ce qui résulte éminemment de la combinaison naturelle ou factice de ses facultés, de ses opinions, de ses volontés, de ses affections, de ses goûts, de ses habitudes; c'est, pour ainsi dire, le principe vital de toute son existence morale.

„ Le caractère, " a dit un grand homme aussi cher à la France par ses écrits que par ses vertus, „ le caractère est cette

puissance de l'ame, cette force inconnue qui semble unir par une flamme invisible le mouvement à la volonté, et la volonté à la pensée. „

Si le caractère doit toute sa force à la nature, ce n'est pas que les qualités que nous acquérons ou par des efforts volontaires, ou par une sorte de contagion qui nous les communique, ne puissent le modifier jusqu'à un certain point; c'est qu'il ne tient à aucune de ces qualités en particulier, mais se forme insensiblement du mélange de toutes, sans que l'esprit ou la volonté y ait aucune part.

Comme on lit beaucoup d'ouvrages

vrages qui n'offrent aucun résultat déterminé, l'on voit sans doute aussi beaucoup d'hommes dont il paraît impossible de marquer le caractère : ce sont les lieux communs de l'espèce humaine, et cette classe est nombreuse.

J'ai connu des hommes à qui leurs principes tenaient lieu de caractère ; j'en ai vu d'autres à qui leur caractère tenait lieu de principes ; mais je me suis trompé moins souvent, je l'avoue, en comptant sur les vertus de ces derniers : leurs vertus dépendent d'une sorte d'instinct ; ce sont, comme on l'a dit, des vertus purement animales ; on

est bien sûr de ce qu'ils pourront faire, parce qu'ils sont en quelque manière dans l'impossibilité de faire autrement.

Si l'on ne peut changer son caractère, on peut du moins se donner des qualités et des habitudes qui en renforcent ou qui en adoucissent le ton dominant et les nuances particulières.

CHAPITRE XXX.

Patience dans les maux.

Je sais bien qu'à force de sagesse, de tempérance, de sacrifices et de privations de toute espèce, l'on s'épargne une infinité de maux.

Je sais que la plupart de nos maux nous semblent plus terribles lorsque nous les craignons, que lorsqu'ils nous ont une fois atteint.

Je sais que la nécessité donne à l'homme une sorte de courage; qu'un certain degré de douleur,

comme un certain degré de plaisir, l'élève en quelque manière au-dessus de lui-même.

Je sais encore que lorsque nos maux nous deviennent tout-à-fait insupportables, ils ne sont pas loin de leur terme.

Mais combien toutes ces ressources de la pensée sont faibles, tristes, insuffisantes!

Il est dans cette vie des peines cruelles qui portent le caractère d'une fatalité inévitable.

Il est encore une foule de maux qui ne sont nullement en proportion avec les fautes, les négligences ou les faiblesses qui nous les ont attirés.

Que dirai-je donc à l'homme

qui souffre, qui souffre sans l'avoir mérité, et sans aucun espoir de soulagement?

Que dirai-je au malheureux dont je ne puis adoucir les souffrances, ni par mes soins, ni par ma pitié?

Philosophe, que mettrez-vous ici à la place de l'espoir consolateur qu'offre une religion qui ne regarde cette vie que comme un moment de patience et d'épreuve, qui au-delà de ce terme promet une éternité de repos et de bonheur?

Philosophe, reprenez votre orgueilleuse sagesse, rendez-moi la plus douce espérance; ne fût-

elle qu'une illusion trompeuse, je la préférerai mille fois.

Ce n'est pas ici le lieu d'examiner les preuves de l'immortalité; mais qui pourrait se plaire à les détruire? Je vois tant d'ordre dans l'économie de la nature! est-il vraisemblable que notre être périsse au moment où il commence à se développer? Je sens au fond de mon ame des facultés que je ne puis exercer dans mon état actuel. Je vois sans cesse un but au-delà de celui que je viens d'atteindre. Que de forces, que de moyens prodigués sans dessein, si l'homme meurt tout entier! Rien ne périt parce qu'il n'est rien d'inu-

tile, tout reste ou se métamorphose. L'homme qui n'existe qu'autant qu'il pense, l'homme périrait-il seul? Ses ouvrages seraient immortels, et lui-même, plus sublime que tout ce qui l'entoure, n'aurait qu'une existence éphémère! Loin de mon cœur une si sombre pensée! Douce espérance, ne me refuse point ton dernier asyle! Que la mort ne soit à mes yeux que l'aurore d'une nouvelle vie, le passage du néant à l'être!

CHAPITRE XXXI.

Crainte de la mort.

LES anciens philosophes semblent n'avoir été occupés qu'à combattre la crainte de la mort. On pourrait répéter ici tout ce qu'ils ont dit, qu'il ne faut point craindre ce qui n'est que la privation de tout sentiment, etc. etc. J'aimerais autant dire, comme ce Capucin, que c'est une grande attention de la nature, d'avoir placé la mort à la fin de la vie (1).

(1) On prétend qu'il est si difficile de mourir, disoit une femme naïve, je vois bien que tout le monde s'en tire.

Ce qui me paraît assez généralement vrai, quelque horreur que nous inspire à tous ce terme toujours si prochain de notre destruction, c'est que lors même que nous touchons à ce terme, nous sommes encore loin de nous en douter, ou bien réduits à l'envisager comme le seul soulagement qui nous reste. Dans l'ordre naturel des choses, il est donc bien peu de morts qui ne soient ou fort désirées ou fort imprévues. La distance de la vie à la mort nous paraît toujours infinie; ce sont deux points que sépare à jamais l'immensité du néant.

Mylord Stanhope se flattait

qu'on retrouverait quelque jour le secret de vivre plus long-temps, et de tous les secrets de l'antiquité, c'était bien celui qu'il regrettait le plus. Je ne sais si cette espérance est prête à s'accomplir, mais ce que je crois bien, c'est que la plupart des hommes meurent d'une mort prématurée, dans la jeunesse, de folie; dans un âge plus avancé, plus communément encore de paresse et d'ennui.

Il y a donc plus de vérité qu'on n'est tenté d'en trouver d'abord dans le mot de madame Geoffrein : on ne meurt que de bêtise.

CHAPITRE XXXII.

Vieillesse.

UNE des consolations les plus réelles de la vieillesse est l'espoir d'une mort paisible et douce.

Un des plus sûrs moyens de la rendre supportable est de conserver avec soin deux habitudes qu'il est assez en notre pouvoir de ne jamais perdre : celle de l'indulgence pour les autres, et celle d'une curiosité active, qui, nous faisant partager l'intérêt de tout ce qui nous entoure, ne nous laisse étrangers à rien.

J'ai vu des vieillards de quatre-vingt ans passés, s'occuper des événemens du jour, d'une découverte nouvelle, avec le même intérêt, la même vivacité que s'ils n'avaient eu que vingt ans.

L'esprit vieillit sans doute, mais la paresse et l'inaction le vieillissent encore plus que le travail et les années.

CHAPITRE

CHAPITRE XXXIII.

Travail.

Nous mesurons la durée du temps par la succession de nos sentimens, de nos idées ou de nos sensations. L'espace de temps qui n'est marqué pour nous par aucune époque sensible, ne laisse après lui qu'une impression vague et confuse. Il nous paraît tour-à-tour un instant et une éternité. Le temps que nous ne savons point employer, tant qu'il dure, nous paraît éternel; est-il passé, ce n'est plus qu'un

moment dont le souvenir fugitif échappe à notre pensée. Occuper sa vie est donc l'unique moyen d'en prolonger la jouissance et d'en abréger les ennuis, de se consoler du peu de jours que nous avons à vivre, et de supporter sans peine le fardeau de chaque journée.

CHAPITRE XXXIV.

Maximes trop souvent oubliées.

Ne faites du bien que pour le plaisir d'en faire, car on le fait mal toutes les fois qu'on ne le fait pas ainsi. Mais à cette condition, soyez sûr de trouver peu d'ingrats, du moins ne daignerez-vous guère vous en plaindre.

Un bienfait reçu est la plus sacrée de toutes les dettes: en ne l'oubliant jamais, vous aurez toujours le désir de l'acquitter, et l'instant de la reconnoissance,

il est très-évidemment le plus facile et le plus sûr. Un fort malhonnête homme, a très-bien dit la Bruyère, n'a jamais assez d'esprit.

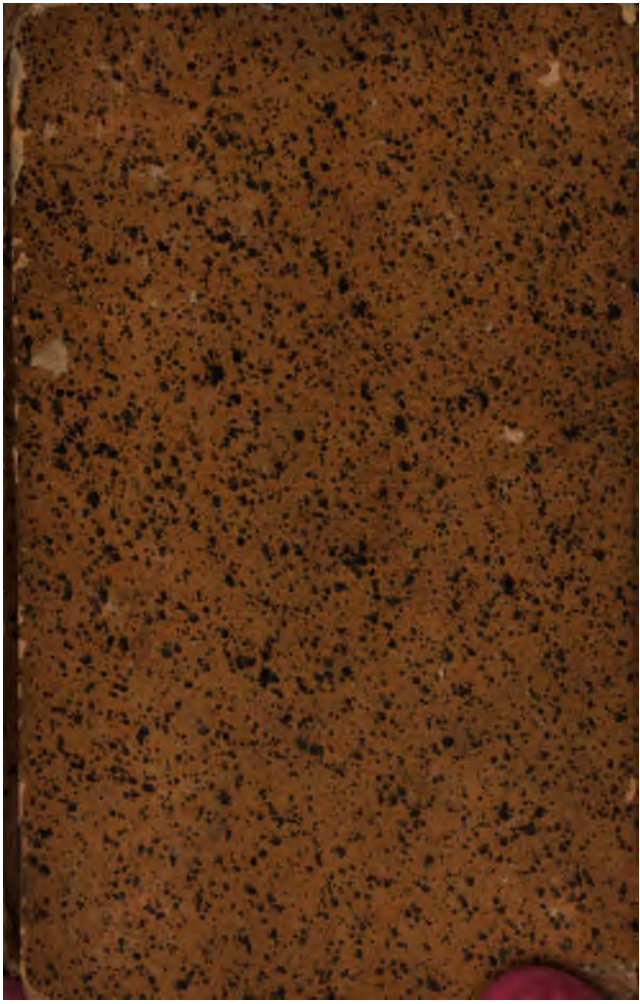
Les principes de vertu, a dit un moraliste d'un plus grand caractère, d'un esprit plus vaste et plus profond, " les principes de vertu sont plus étendus que les lumières du génie. La morale est l'esprit des siècles; les talens sont celui d'un homme en particulier. „

FIN.

TABLE
DES CHAPITRES.

CHAP. I. Des impressions physiques. page 11
II. Des premiers sentimens. 15
III. De l'expérience & de la réflexion. 18
IV. Qu'eſt-ce que la morale? 21
V. Morale des sensations. 26
VI. Morale du sentiment. 33
VII. Morale réfléchie. 58
VIII. Conscience, remords. 88
IX. Persuasion. 96
X. Amour. 99
XI. Jalousie. 104

CHAP. XII. Colère. page 107
XIII. Piété filiale. 109
XIV. Amitié. 111
XV. Richesse, pauvreté, avarice. 121
XVI. Ambition. 128
XVII. Envie, Calomnie. 131
XVIII. Jouir du préſent. 135
XIX. Jeu. 136
XX. Femmes. 140
XXI. Esprit de parti. 145
XXII. Société. 148
XXIII. Vengeance et Duel. 150
XXIV. Liberté. 154
XXV. Juſtice. 157
XXVI. Sensibilité. 159
XXVII. Véracité. 162
XXVIII. Modestie. 164
XXIX. Caractère. 167

CHAP. XXX. Patience dans les maux. page 171
XXXI. Crainte de la mort. 176
XXXII. Vieillesse. 178
XXXIII. Travail. 181
XXXIV. Maximes trop souvent oubliées. 183

FIN DE LA TABLE.